

L'INTRANSIGEANT

PARAISANT
le Jeudi de chaque semaine

ILLUSTRÉ

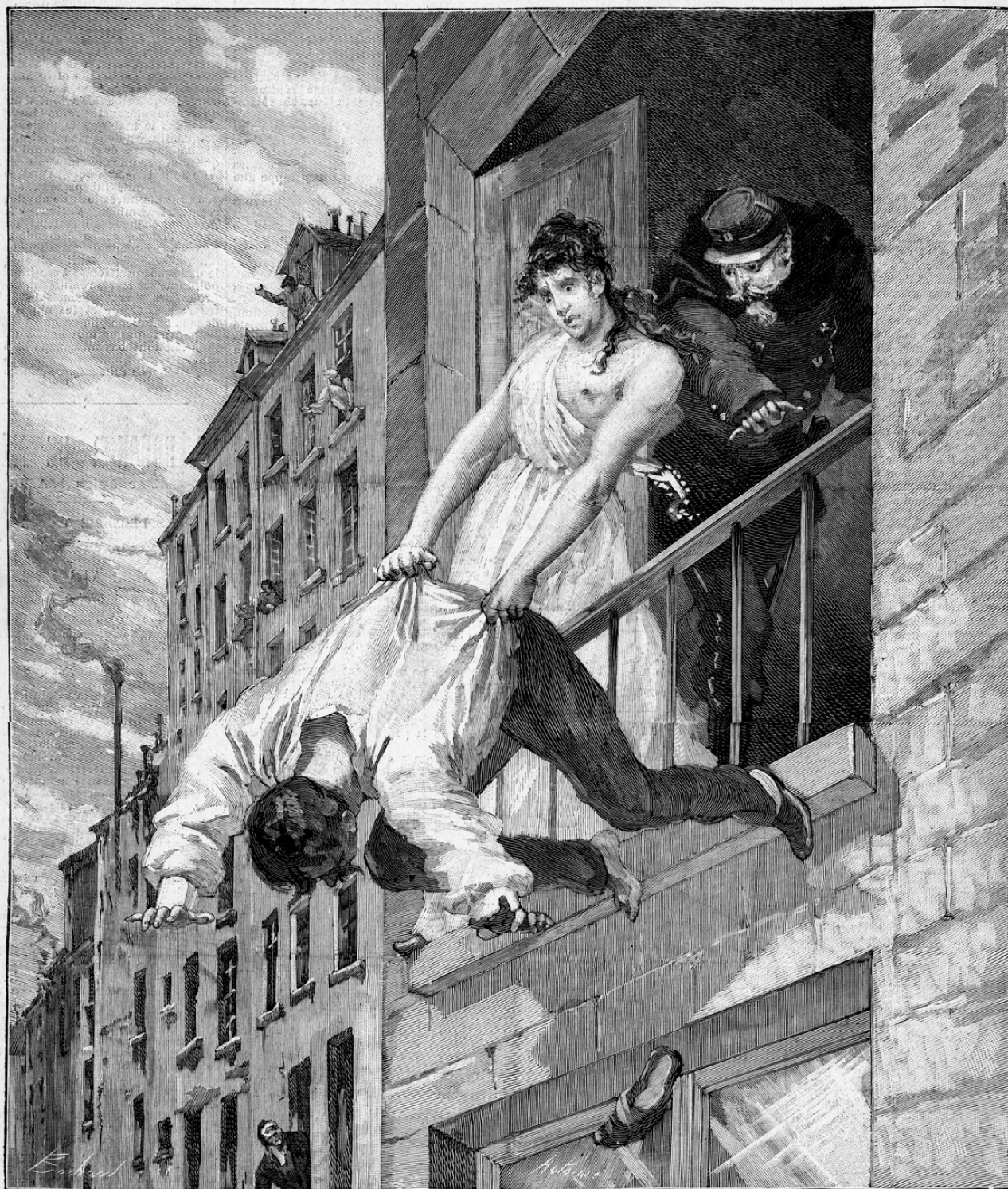
LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS 3 mois..... 4 f. 50
6 mois..... 2 f. 25
Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Drouot
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.



SUSPENDU DANS LE VIDE

savez bien que votre opposition ne servira de rien et que si j'ai envie d'épouser Charlotte, je l'épouserai malgré vous.

La vieille, toute saisie, laissa tomber son aiguille.

— Ton amour pour cette fille sera maudit, puisqu'il te rend mauvais fils, toi qui étais si bon et qui m'aimais tant !

— Je vous aime toujours, ma mère, mais vous êtes injuste envers Charlotte et votre haine pour elle n'a point d'excuse. Est-ce que depuis qu'elle est à la boucherie, elle ne s'est pas montrée pour vous tendre et respectueuse ? Devant votre aversion, elle s'est tenue sur la réserve, mais à qui la faute ? Ce n'est pas elle qui a été grossière, brutale, cruelle même envers vous... ce n'est pas elle qui vous a insulté... Vous lui avez fait subir toutes sortes d'humiliations depuis son entrée chez nous... Il lui a fallu bien du courage pour rester... Si elle est restée c'est qu'elle m'aime, vous ne pouvez pas avoir de doute là-dessus... et moi, je le lui rends bien... Vraiment, ma mère, j'ai beau chercher, je ne vois pas quels reproches vous pourriez faire à Charlotte... elle est laborieuse et sage ; elle n'est pas coquette et elle est adroite de ses mains... Il ne faudrait pas exiger trop, non plus...

— Si tu veux me faire plaisir, ne me parle plus d'elle...

— Il faut pourtant que vous vous décidiez, ma mère...

— Et si je ne me laisse pas convaincre ?

— Alors vous m'obligerez à quitter la boucherie... J'irai m'installer à Paris... oh ! je trouverai facilement de l'ouvrage ; on me connaît, on sait que je suis fort... Puis après mon mariage avec Charlotte, comme elle a dix ou douze mille francs de dot, je m'établirai à mon compte et avec beaucoup de prudence, avec beaucoup d'économie, je suis sûr que nous réussirons.

— Ah ! tu avais songé à toutes ces choses-là ? Tu avais pris la résolution de me quitter, ton plan était fait...

— Depuis longtemps, je ne veux point passer le reste de ma jeunesse au milieu de querelles constantes ; les querelles, ça me rend malade... J'ai jugé qu'il était temps d'en finir...

Justine ne répondit plus et cessa de discuter.

Elle avait repris son travail, un moment interrompu. Sa main armée de l'aiguille s'agitait févreusement. Elle baissait la tête obstinément sur sa poitrine, n'osant pas relever les yeux vers Lauriot. Celui-ci, également, restait silencieux, mais son regard, attaché sur le visage de sa mère, essayait d'en fouiller les rides, scrutant toutes les pensées que reflétait sa physionomie.

A la fin, se levant et se dirigeant vers l'escalier, pour gagner sa chambre :

— J'espère que vous me direz bientôt ce que vous aurez décidé ?

Et il monta les premières marches. La voix de sa mère, qui l'appelait, l'arrêta.

— Jacques, disait la vieille brusquement, puisque tu le veux, puisque tu serais malheureux sans cette fille, marie-toi.

Elle avait un éclair dans les yeux. Elle s'était levée, mais lorsqu'elle entendit Lauriot qui redescendait l'escalier et revenait sur ses pas, elle s'assit de nouveau et son regard s'éteignit.

Le boucher s'approcha d'elle, lui prit la tête dans ses deux grosses mains rouges et l'embrassa plusieurs fois, avec force :

— Enfin ! disait-il tout joyeux, avec un soupir de soulagement, comme si un énorme poids eût été enlevé de sa poitrine... enfin ! ce n'a pas été sans peine, maman.

IX

Le lendemain, dans la matinée, Lauriot, après avoir raconté la scène précédente à Charlotte, ajoutait :

— Je suis obligé d'aller cette après-midi chercher un bœuf à Viroflay, à la ferme Gaillon. Je reviendrai vers six ou sept heures. Fachez de vous trouver vers ce moment-là à l'herminette de Villebon. Nous causerons un peu, en nous promenant dans le bois, puis nous regagnerons Meudon. Puisque nous allons être fiancés, nous pouvons désormais nous montrer ensemble et nous ne serons plus tenus à autant de réserve, à autant de précautions.

Charlotte avait promis.

Quand le soir arriva, la jeune fille quitta la boucherie et prit le chemin du bois. Nos lecteurs savent qu'elle y rencontra le grand Lauriot. Ils savent encore ce qu'il advint : la promenade des deux jeunes gens pendant une heure, puis la fuite du bœuf à travers les arbres. Ils se rappellent la déposition du boucher qui avait dit au juge d'instruction, M. de Valtemare, qu'obligé de courir après son bœuf, il avait donné son foute à Charlotte, en lui conseillant de retourner à Meudon sans plus tarder, à cause de la nuit qui arrivait.

Charlotte avait pris le fouet en souriant : — Oh ! dit-elle, je ne suis pas peureuse et je serai à la gare de Meudon avant qu'il fasse tout à fait nuit.

Lauriot s'était jeté dans le bois et Charlotte était restée seule.

Comme il faisait très beau ce soir-là, elle ne se pressa pas. Elle suivait doucement, à petits pas, le sentier qui serpente dans les broussailles, respirant avec délices l'air tiède et embaumé de la nuit.

Le soleil venait de se coucher et les premières ombres indécises du crépuscule flottaient en haut des arbres. Le bois se taisait, comme endormi dans un recueillement.

Pas une branchette ne bougeait, pas une feuille.

Il semblait à Charlotte qu'elle respirait plus librement. Son âme se dilatait, aux douceurs de cette soirée paisible.

Elle se disait que maintenant tout était fini et que la mère de Lauriot ne s'opposerait plus à leur mariage. Certes, ils avaient été, elle et Jacques, assez malheureux depuis qu'ils s'aimaient ; ils méritaient bien d'être tranquilles. La vie allait être douce, désormais. Elle avait déjà le consentement de Justine, c'était beaucoup, mais cela ne lui suffisait pas. Elle se promettait, à force de soins, de tendresses, de conquérir l'estime de la vieille d'abord, son amitié ensuite. Elle était bien certaine d'y arriver, avec le temps. La bouchère verrait qu'elle s'était trompée et que les répressions que lui inspirait la jeune fille n'avaient pas de motifs sérieux. Et Lauriot, lui aussi, allait vivre d'une vie bien calme, tout à sa besogne et sans soucis. C'est qu'elle l'aimait, ce grand garçon... si doux et si naïf... ah ! oui, elle n'avait eu qu'un regret, depuis qu'elle s'était sentie attirée vers lui... c'était été de voir que leur affection semblait éloigner Lauriot de sa mère... elle avait eu peur d'être coupable en cela... elle ne s'en était point cachée à Jacques qui l'avait tranquilisée en disant :

— Oh ! vous ne lui faites point de tort... j'ai beau vous aimer, ça ne m'empêche pas d'aimer ma mère...

Voilà ce qu'elle pensait, tout en marchant sous le bois, pendant que du bout de la lanterne courte de son foute, elle éclairait et faisait voltiger les branchettes tortueuses des ronces qui s'allongeaient comme des couleuvres sous ses pieds et lui barraient le chemin.

En général, lorsqu'elle revenait ainsi de ses rendez-vous avec Lauriot, elle évitait, pour gagner la gare, de passer devant la boucherie. Elle prenait une autre rue et de cette façon n'avait pas à craindre de se trouver face à face avec Justine.

Mais, ce soir-là, elle ne fit aucun détour. — A quoi bon me cacher, pensa-t-elle, puisque madame Lauriot consent à notre mariage ?... Jacques est en train de courir après son bœuf, il peut rentrer très tard dans la nuit et si je préviens sa mère, elle ne sera pas inquiète, tandis qu'au contraire elle croirait peut-être à un accident...

Et quand elle fut à l'entrée du village, elle n'hésita pas et prit la rue des Princes.

De loin elle aperçut la vieille debout sur le seuil...

Elle eut une émotion bizarre et son cœur battit avec violence.

— C'est drôle, murmura-t-elle, on dirait que j'ai peur...

(La suite au prochain numéro.)

Fromont jeune & Risler aîné

Par Alphonse DAUDET

LIVRE TROISIÈME

III

Fauv' petit mam'zelle Zizi

(suite).

Aussi quelle joie gonfla son cœur, quand elle se trouva en pleine campagne. Légère de tout son plaisir et de sa jeunesse ranimée, elle allait d'étonnement en étonnement, battant des mains, poussant de petits cris d'oiseau ; et les élan de sa curiosité naïve dissimulant l'hésitation de sa démarche. Positivement, ça ne se voyait pas trop. D'ailleurs Frantz était toujours là, prêt à la soutenir, à lui donner la main pour franchir les fossés, et si ému, les yeux si tendres. Cette merveilleuse journée passa comme une vision. Le grand ciel bleu flottait vaivement entre les branches, ces horizons de sous-bois, qui s'étendaient aux pieds des arbres, abrités et mystérieux, où les fleurs poussaient plus droites et plus hautes, où les mousses dorées semblaient des rayons de soleil au tronc des chênes, la surprise lumineuse des claires, tout, jusqu'à la lassitude d'une journée de marche au grand air, la ravit et la charma.

Vers le soir, quand à la lisière de la forêt, elle vit — sous le jour qui tombait — les routes blanches éparées dans la campagne, la rivière comme un galon d'argent, et là-bas, dans l'écart des deux collines, un brouillard de toits gris, de fleches, de coupoles qu'on lui dit être Paris, elle emporta d'un regard, dans un coin de sa mémoire, tout ce paysage fleuri, parfumé d'amour et d'aubépines de juin, comme si jamais, plus jamais, elle ne devait le revoir.

Le bouquet que la petite botteuse avait rapporté de cette belle promenade parfuma sa chambre pendant huit jours. Il s'y mêlait parmi les jacinthes, les violettes, l'épine blanche, une foule de petites fleurs innommées, ces fleurs des humbles que des grains voyageuses font pousser un peu partout au bord des routes.

En regardant ces minces corolles bleues, roses, violettes, toutes ces nuances si fines que les fleurs ont inventées avant les coloristes, bien des fois pendant ces huit jours,

Désirée refit sa promenade. Les violettes lui rappelaient le petit tertre de mousse où elle les avait cueillies, cherchées sous les feuilles, en mêlant ses doigts à ceux de Frantz. Ces grandes fleurs d'eau avaient été prises au bord d'un fossé encore tout humide des pluies d'hiver, et pour les atteindre, elle s'était appuyée bien fort au bras de Frantz. Tous ces souvenirs lui revenaient en travaillant. Pendant ce temps-là, le soleil, qui entraînait par la fenêtre ouverte, faisait étinceler les plumes des colibris. Le printemps, la jeunesse, les chants, les parfums transfiguraient ce triste atelier de cinquième étage, et Désirée disait sérieusement à la maman Delobelle, en respirant le bouquet de son ami :

— As-tu remarqué, maman, comme les fleurs sentent bon cette année ?...

Et Frantz, lui aussi, commençait à être sous le charme. Peu à peu mam'zelle Zizi s'empara de son cœur et en chassait jusqu'au souvenir de Sidonie. Il est vrai que le pauvre justicier faisait bien tout ce qu'il pouvait pour cela. A toute heure du jour il était auprès de Désirée, et se serait contre elle comme un enfant, sans une fois il n'avait osé retourner à Asnières. L'autre lui faisait encore trop peur.

— Viens donc un peu là-bas... Sidonie te réclame, lui disait de temps en temps le brave Risler, quand il entraînait le voir à la fabrique. Mais Frantz tenait bon, prétextait toutes sortes d'affaires pour renvoyer toujours sa visite au lendemain. C'était facile avec Risler, plus que jamais occupé de son imprimerie dont on venait de commencer la fabrication.

Chaque fois que Frantz descendait de chez son frère, le vieux Sigismond le guettait au passage et faisait quelques pas dehors avec lui, en grandes manches de lustrine, sa plume et son canif à la main. Il tenait le jeune homme au courant des affaires de la fabrique. Depuis quelque temps, les choses avaient l'air de marcher mieux. M. Georges venait régulièrement à son bureau et rentrait coucher tous les soirs à Savigny. On ne présentait plus de notes à la caisse. Il paraît même que la madame, là-bas, se tenait aussi plus tranquille.

Le caissier triomphait.

— Tu vois, petit, si j'ai bien fait de t'avertir... Il a suffi de ton arrivée pour que tout rentre dans l'ordre... C'est égal, ajoutait le bonhomme emporté par l'habitude, c'est égal... chat bas gonflance...

— N'ayez pas peur, monsieur Sigismond, je suis là, disait le justicier.

— Tu ne pars pas encore, n'est-ce pas mon petit Frantz ?

— Non, non... pas encore... J'ai une grosse affaire à terminer auparavant.

— Ah ! tant mieux.

La grosse affaire de Frantz, c'était son mariage avec Désirée Delobelle. Il n'en avait encore parlé à personne, pas même à elle ; mais mam'zelle Zizi devait se douter de quelque chose, car, de jour en jour, elle devenait plus gaie et plus jolie, comme si elle prévoyait que le moment allait bientôt venir où elle aurait besoin de toute sa joie et de toute sa beauté.

Is étaient seuls dans l'atelier, une après-midi de dimanche. La maman Delobelle venait de sortir, toute fière de se montrer une fois au bras de son grand homme, et laissant l'ami Frantz près de sa fille pour lui tenir compagnie. Soigneusement vêtu, avec un air de fête répandu sur toute sa personne, Frantz avait ce jour-là une physionomie singulière, à la fois timide et résolue, attendrie et solennelle, et rien qu'à la façon dont la petite chaise basse vint se mettre tout près du grand fauteuil, le grand fauteuil comprit qu'on avait une confiance très grave à lui faire, et il se doutait bien un peu de ce que c'était. La conversation commença d'abord par des paroles indifférentes qui s'interrompaient à chaque instant de longs silences, de même qu'en route on s'arrête au bout de chaque étape pour reprendre haleine vers le but du voyage.

— Il fait beau aujourd'hui.

— Oh ! bien beau.

— Notre bouquet sent toujours bon.

— Oh ! bien bon...

Et rien que pour prononcer ses mots si simples, leurs voix étaient émuës de ce qui allait se dire tout à l'heure.

Enfin la petite chaise basse se rapprocha encore un peu plus du grand fauteuil ; et croisant leurs regards, les mains entrelacées, les deux enfants s'appelèrent tout bas, lentement, par leur nom :

— Désirée.

— Frantz.

A ce moment, on frappa à la porte.

C'était le petit coup discret d'une main finement gantée qui craint de se salir au moindre contact.

— Entrez !... dit Désirée avec un léger mouvement d'impatience ; et Sidonie parut, belle, coquette et bonne. Elle venait voir sa petite Zizi, l'embrasser en passant. Depuis si longtemps elle en avait envie.

La présence de Frantz sembla l'étonner beaucoup, et toute à la joie de causer avec son ancienne amie, elle le regarda à peine. Après des effusions, des caresses, de bonnes causeries du temps passé, elle voulut revoir la fenêtre du palier, le logement des Risler. Cela l'amusait de revivre ainsi toute sa jeunesse.

— Vous rappelez-vous, Frantz, quand la princesse Colibri entra dans votre chambre, sa petite tête bien droite sous un diadème en plumes d'oiseaux ?

Frantz ne répondait pas. Il était trop ému pour répondre. Quelque chose l'avertissait que c'était pour lui, pour lui seul que cette femme venait, qu'elle voulait le malheur, l'empêcher d'être à une autre, et le malheureux s'apercevait avec terreur qu'elle n'aurait pas grand effort à faire pour cela. Rien qu'en la voyant entrer, tout son cœur avait été repris.

Désirée ne se doutait de rien, elle. Sidonie avait l'air si franc, si amical. Et puis, maintenant, ils étaient frère et sœur. Il n'y avait plus d'amour possible entre eux.

Pourtant, la petite botteuse eut un vague pressentiment de son malheur, lorsque Sidonie, déjà sur la porte et prête à partir, se tourna négligemment pour dire à son beau-frère :

— A propos, Frantz, je suis chargée par Risler de vous emmener dîner ce soir avec nous... La voiture est en bas... Nous allons le prendre en passant à la fabrique.

Puis, avec le plus joli sourire du monde : — Tu veux bien nous le laisser, n'est-ce pas, Zizi ? Sois tranquille, nous te le rendrons.

Et il eut le courage de s'en aller l'ingrât ! Il partit sans hésiter, sans se retourner une fois, emporté par sa passion comme par une mer furieuse, et ce jour-là ni les jours suivants, ni plus jamais dans la suite, le grand fauteuil de mam'zelle Zizi ne put savoir ce que la petite chaise basse avait de si intéressant à lui dire.

(La suite au prochain numéro.)

LE PAIN MAUDIT

I

Le père Taille avait trois filles. Anna, l'aînée, dont on ne parlait guère dans la famille, Rose, la cadette, âgée maintenant de dix-huit ans, et Claire, la dernière, encore gosse, qui venait de prendre son quinzième printemps.

Le père Taille, veuf aujourd'hui, était maître mécanicien dans la fabrique de boutons de M. Lebrument. C'était un brave homme, très considéré, très droit, très sobre, une sorte d'ouvrier modèle. Il habitait rue d'Angoulême, au Havre.

Quand Anna avait pris la clef des champs comme on dit, le vieux était entré dans une colère épouvantable ; il avait menacé de tuer le séducteur, un blanc-bec, un chef de rayon d'un grand magasin de nouveautés de la ville. Puis, on lui avait dit de divers côtés que la petite se rangeait, qu'elle mettait de l'argent sur l'état, qu'elle ne courait pas, liée maintenant avec un homme d'âge, un juge au tribunal de commerce, M. Du-bois ; et le père s'était calmé.

Il s'inquiétait même de ce qu'elle faisait ; demandait des renseignements sur sa maison à ses anciennes camarades qui avaient été la revoir ; et quand on lui affirmait qu'elle était dans ses meubles et qu'elle avait un tas de vases sur ses cheminées, des tableaux peints sur les murs, des pendules dorées et des tapis partout, un petit sourire content lui glissait sur les lèvres. Depuis trente ans il travaillait, lui, pour amasser cinq ou six pauvres mille francs ! La fillette n'était pas bête, après tout !

Or, voilà qu'un matin, le fils Touchard, dont le père était tonnelier au bout de la rue, vint lui demander la main de Rose, la seconde. Le cœur du vieux se mit à battre. Les Touchard étaient riches et bien posés ; il avait décidé de la chance dans ses filles.

La note fut décidée ; et on résolut qu'on la ferait d'importance. Elle aurait lieu à Sainte-Adresse, au restaurant de la mère Jusa. Cela coûterait bon, par exemple, ma fois tant pis, une fois n'est pas coutume.

Mais un matin, comme le vieux était rentré au logis pour déjeuner, au moment où il se mettait à table avec ses deux filles, la porte s'ouvrit brusquement et Anna parut. Elle avait une toilette brillante, et des bagues, et un chapeau à plume. Elle était gentille comme un cœur avec tout ça. Elle sauta au cou du père, qui n'eut pas le temps de dire « ouf », puis elle tomba en pleurant dans les bras de ses deux sœurs, puis elle s'assit en s'essuyant les yeux et demanda une assiette pour manger avec la famille. C'était la première fois que la petite Rose, qu'on avait larmes à son tour, et il répéta à plusieurs reprises : « C'est bien, ça, petite, c'est bien, c'est bien. » Alors elle dit tout de suite son affaire. — Elle ne voulait pas qu'on fit la noce de Rose à Sainte-Adresse, elle ne le voulait pas, ah mais non. On la ferait chez elle, donc, cette noce, et ça ne coûterait rien au père. Ses dispositions étaient prises, tout arrangé, tout réglé ; elle se chargeait de tout, voilà !

Le vieux répéta : « Ça, c'est bien, petite, c'est bien ». Mais un scrupule lui vint. Les Touchard consentaient-ils ? Rose la fiancée, surprise, demanda : « Pourquoi qu'ils ne voudraient pas, donc ? Laisse faire, je m'en charge, je vais en parler à Philippe, moi ».

Elle en parla à son prétendu en effet, le jour même ; et Philippe déclara que ça lui allait parfaitement. Le père et la mère Touchard furent aussi ravis de faire un bon dîner qui ne coûterait rien. Et ils disaient : « Ça sera bien, pour sûr, vu que monsieur Dubois roule sur l'or ».

Alors ils demandèrent la permission d'inviter une amie, M^{lle} Florence, la cui-

nière des gens du premier. Anna consentit à tout.

Le mariage était fixé au dernier mardi du mois.

II

Après la formalité de la mairie et la cérémonie religieuse, la noce se dirigea vers la maison d'Anna. Les Tailles avaient amené, de leur côté, un cousin d'âge, M. Sauvetanin, homme à réflexions philosophiques, cérémonieux et compassé, dont on attendait l'héritage, et une vieille tante, Mme Lamondois.

M. Sauvetanin avait été désigné pour offrir son bras à Anna. On les avait accablés, les jugeant les deux personnes les plus importantes et les plus distinguées de la société.

Dès qu'on arriva devant la porte d'Anna, elle quitta immédiatement son cavalier et courut en avant en déclarant : « Je vais vous montrer le chemin. »

Elle monta, en courant, l'escalier, tandis que la procession des invités suivait plus lentement.

Dès que la jeune fille eut ouvert son logis, elle se rangea pour laisser passer le monde qui défilait devant elle en roulant de grands yeux et en tournant la tête de tous les côtés pour voir ce luxe mystérieux.

La table était mise dans le salon, la salle à manger ayant été jugée trop petite. Un restaurateur voisin avait loué les couverts, et les carafes pleines de vin luisaient sous un rayon de soleil qui tombait d'une fenêtre.

Les dames pénétrèrent dans la chambre à coucher pour se débarrasser de leurs châles et de leurs coiffures, et le père Touchard, debout sur la porte, clignait de l'œil vers le lit bas et large, et faisait aux hommes des petits signes farceurs et bienveillants. Le père Taille, très digne, regardait avec un orgueil intime l'ameublement somptueux de son enfant, et il allait de pièce en pièce en pièce, tenant toujours à la main son chapeau, inventariant les objets d'un regard, marchant à la façon d'un sacristain dans une église.

Anna allait, venait, courait, donnait des ordres, hâtait le repas.

Enfin, elle apparut sur le seuil de la salle à manger déneublée, en criant : « Venez tous par ici une minute. » Les douze invités se précipitèrent et aperçurent douze verres de madère en couronne sur un guéridon.

Rose et son mari se tenaient par la taille, s'embrassaient déjà dans les coins. M. Sauvetanin ne quittait pas Anna de l'œil, pour suivi sans doute par cette ardeur, par cette attente qui remuait les hommes, même vieux et laids, auprès des femmes galantes, comme si elles devaient par métier, par obligation professionnelle, un peu d'elles à tous les mâles.

Puis on se mit à table, et le repas commença. Les parents occupaient un bout, les jeunes gens tout l'autre bout. Mme Touchard la mère présidait à droite, la jeune mariée présidait à gauche. Anna s'occupait de tous et de chacun, veillait à ce que les verres fussent toujours pleins et les assiettes toujours garnies. Une certaine gêne respectueuse, une certaine intimidation devant la richesse du logis et la solennité du service paralysaient les convives. On mangeait bien, on mangeait bon, mais on ne rigolait pas comme on doit rigoler dans les noces. On se sentait dans une atmosphère trop distinguée, cela gênait. Mme Touchard, la mère, qui aimait rire, tâchait d'animer la situation; et, comme on arrivait au dessert, elle cria : « Dis donc, Philippe, chante nous quelque chose. » Son fils passait dans sa rue pour posséder une des plus jolies voix du Havre.

Le marié aussitôt se leva, sourit, et se tournant vers sa belle-sœur, par politesse et par galanterie, il chercha quelque chose de circonstance, de grave, de comme il faut, qu'il jugeait en harmonie avec le sérieux du dîner.

Anna prit un air content et se renversa sur sa chaise pour écouter. Tous les visages devinrent attentifs et vaguement souriants.

Le chanteur annonça « Le Pain maudit » et arrondissant le bras droit, ce qui fit remonter son habit dans son cou il commença :

Il est un pain béni qu'à la terre économe
Il nous faut arracher d'un bras victorieux.
C'est le pain du travail, celui qui honnête homme,
Le soir, à ses enfants, apporte tout joyeux.
Mais il est un autre, à mine tentatrice,
Pain maudit que l'Enfer pour nous damner sème. (bis)
Enfants, n'y touchez pas, car c'est le pain vicieux!
Chers enfants, gardez-vous de toucher ce pain-là! (bis.)

Toute la table applaudit avec frénésie. Le père Touchard déclara : « Ça, c'est tapé. » La cuisinière invitée tourna dans sa main un croûton qu'elle regardait avec attendrissement. M. Sauvetanin murmura : « Très bien! » Et la tante Lamondois s'essuyait déjà les yeux avec sa serviette.

Le marié annonça : « Deuxième couplet » et le lança avec une énergie croissante :

Respect au malheureux qui, tout brisé par l'âge,
Nous implore en passant sur le bord du chemin,
Mais flétrissons celui qui, désertant l'ouvrage,
Alerte et bien portant, ose tendre la main.
Mendier sans besoin, c'est voler la vieillesse.
C'est voler l'ouvrier que le travail courba. (bis)
Honte à celui qui vit du pain de la paresse,
Chers enfants, gardez-vous de toucher ce pain-là. (bis.)



LES DEPRAVÉS, par HENRI ROCHFORD.

Tous, même les deux servants restés debout contre les murs, hurlèrent en chœur le refrain. Les voix fausses et pointues des femmes faisaient détonner les voix grasses des hommes.

La tante et la mariée pleuraient tout à fait. Le père Taille se mouchait avec un bruit de trombone, et le père Touchard affolé brandissait un pain tout entier jusqu'au milieu de la table. La cuisinière amie laissait tomber des larmes muettes sur son croûton qu'elle tourmentait toujours.

M. Sauvetanin prononça au milieu de l'émotion générale : « Voilà des choses saines, bien différentes des gaudrioles. »

Anna, troublée aussi, envoyait des baisers à sa sœur et lui montrait d'un signe amical son mari, comme pour la féliciter.

Le jeune homme grisé, par le succès, reprit :

Dans ton simple réduit, ouvriers gentille,
Tu sembles écouter la voix du tentateur!
Pauvre enfant, va, crois-moi, ne quitte pas l'aiguille.
Tes parents n'ont que toi, toi seule est leur bonheur.
Dans un luxe honteux trouves-tu des charmes
Lorsque, le maudissant, ton père expirera. (bis.)
Le pain du déshonneur se pétrit dans les larmes.
Chers enfants, gardez-vous de toucher ce pain-là. (bis.)

Seuls les deux servants et le père Touchard reprirent le refrain. Anna, toute pâle, avait baissé les yeux. Le marié, interdit, regardait autour de lui sans comprendre la cause de ce froid subit. La cuisinière avait soudain lâché son croûton comme s'il était devenu empoisonné.

M. Sauvetanin déclara gravement, pour sauver la situation : « Le dernier couplet est de trop. » Le père Taille, rouge jusqu'aux oreilles, roulait des regards féroces autour de lui.

Alors Anna, qui avait les yeux pleins de larmes dit aux valets d'une voix mouillée, d'une voix de femme qui pleure : « Apportez le champagne. »

Aussitôt une joie secoua les invités. Les visages redevenaient rieurs. Et comme le père Touchard, qui n'avait rien vu, rien senti, rien compris, brandissait toujours son pain et chantait tout seul, en le montrant aux convives :

Chers enfants, gardez-vous de toucher ce pain-là.

toute la noce, électrisée en voyant apparaître les bouteilles coiffées d'argent, reprit avec un bruit de tonnerre :

Chers enfants, gardez-vous de toucher ce pain-là.

GUY DE MAUPASSANT.

LES VINGT-HUIT JOURS

D'UN HOMME HEUREUX

Comme je marchais rapidement devant un mur bariolé d'affiches, je vis un homme qui lisait une de ces affiches en faisant des gestes de colère. Quand j'arrivai près de lui, il prononça d'un ton furieux :

— Quelle fichue corvée!

Je le reconnus alors. C'était un camarade de collège que j'avais perdu de vue depuis son mariage.

Il me tendit la main; puis, passant son bras sous le mien, il continua :

— Oui, une corvée, ces vingt-huit jours!

Quitter sa maison, endosser cet affreux costume, saluer une foule de personnages à passementeries! Ne plus trouver, au retour d'une journée de fatigue, ses pantoufles, sa robe de chambre, un verre de vieille eau-de-vie, et le fauteuil très bas qui est à droite de la cheminée!... Une corvée!

Il répétait ce mot qui le soulageait.

Et j'avais beau lui demander des renseignements sur sa nouvelle vie, sur son bonheur, sur sa femme, il ne savait dire qu'une chose :

— Oui, une corvée!

Je l'ai rencontré, de nouveau, hier. Cette fois, il portait le costume d'un pantalon trop long et une capote dans laquelle il se perdait. Déjà je prenais une figure de circonstance pour lui dire :

— Hein! mon vieux, quelle corvée!

Mais il m'arrêta; et, avec un bon rire :

— Oui, fit-il, je m'imaginai cela. Eh bien, je les ai trouvés adorables, mes vingt-huit jours, adorables. C'est que, je vais t'expliquer; je ne les ai pas faits tout seul; nous sommes mis à deux pour en venir à bout :

Et son rire devint moqueur :

— Vois-tu, quand on est garçon, c'est insupportable; mais pour un homme marié!... Je vais te conter cela :

Notre lune de miel n'était pas éteinte; seulement je m'étais habitué à son doux éclat. Mon petit bien-être ne me surprenait plus comme autrefois; j'avais si bien terminé ma conquête que je ne trouvais plus rien à conquérir : les yeux de ma femme étaient éternellement bleus, ses cheveux étaient toujours blonds... Toujours la même fraîcheur aux joues. Son pied ni grand ni diminué; je sais bien qu'il est très petit...

L'autre soir, lorsque j'annonçai que l'époque de mes vingt-huit jours était arrivée, ma femme me demanda simplement :

— Quand partons-nous ?
— Comment! tu veux?...
— Oui, j'ai décidé que j'irais avec toi.
Elle est ainsi; elle vous dit les choses les plus étonnantes de la façon la plus naturelle.

— Mais, si l'on m'envoyait en province ?
— Je t'accompagnerais partout.
Elle ajouta, les yeux baissés :
— La femme doit suivre son mari.
— Moi, — on est bête dans ces moments-là, — j'étais attendri.

Heureusement, le bureau de la place Vendôme nous fut clément; on me rangea dans la section des auxiliaires télégraphistes de Paris.

Le premier jour, je me rendis à la Chapelle, pour être dirigé, de là, sur la caserne Lator-Maubourg, entre un sergent et un caporal, — comme un déserteur. Vers neuf heures, on nous mit deux par deux; et nous redescendîmes dans Paris, traversant lentement les rues, silencieux, presque mornes.

Tout à coup, on passa devant ma maison; et il me prit une envie folle d'embrasser ma femme. Je m'approchai du sergent et dis, d'un air embarrasé :

— Je voudrais bien entrer dans une maison... là... à deux pas.

Il ferma l'œil et grogna :
— Hein! c'est pour voir... Suffit! C'est compris. Allez.

Elle avait deviné — elle devine tout — que j'aurais envie de la voir; elle avait même calculé l'heure. Et je trouvais, sur la table, des biscuits avec un verre de mon vieux bordeaux.

Bonne nuit, va!
Quand, vers trois heures, le tailleur du gouvernement m'eut transformé en réserviste, j'eus un moment d'angoisse.

J'étais affreux.

Je sautai dans une voiture fermée pour rentrer chez moi; mais, à l'idée que mon concierge me verrait ainsi affublé, je restai quelques minutes dans la rue. Les gens du quartier me regardaient d'un air de dire :
— Etes-vous assez laid!

Enfin, je m'élançai dans l'escalier, et j'arrivai à ma porte. Ma femme était là, elle me sauta au cou, en s'écriant :

— Dieu! que tu es gentil!

Je savais très bien que ce n'était pas vrai; mais elle me fait croire tout ce qu'elle veut. Ce qui me charmait le plus, c'est que le colonel nous avait permis de déoucher, et qu'en couchant chez moi, je déouchais.

Je me promenais dans mon logis, et je le trouvais déjà plus coquet.

L'appel pour le lendemain avait été fixé à six heures. Alors, en calculant, à nous deux, nous vîmes qu'il fallait se lever à quatre heures et demie.

— Et qui me réveillera ?

— Moi!

— Et mon café au lait ?

Elle se mit à rire :

— J'y ai pensé, j'ai pris du lait d'avance, du bon lait cacheté.

Je l'embrassai. Elle murmura :

— Les Gartrai voulaient passer la soirée chez nous... Madame Gartrai a une envie de te voir en soldat! Mais j'ai dit que non : tu as besoin de te coucher de bonne heure. De bonne heure! Il y avait si longtemps que cela ne nous était arrivé.

Avec les bals, le théâtre, les dîners au dehors, on rentrait tard, on se couchait exténué, et l'on s'endormait aussitôt. Se coucher de bonne heure! Cela me rappelait les bonnes habitudes des premiers temps, quand, dès neuf heures, on ne voyait d'autre lumière chez nous que la veilleuse de notre chambre. Essaye, et tu verras comme c'est facile de revenir à ces habitudes des premiers temps.

Puis, ma femme était tout étonnée d'avoir un militaire pour mari.

C'était presque un changement.

Le lendemain et tous les jours qui suivirent, à quatre heures et demie, elle était debout avant moi; et je l'entendais qui allumait le feu, qui furetait, préparait ma capote, plait mon horrible cravate bleue. Je lui disais :

— Pourquoi ne fais-tu pas lever la bonne ?

Et elle me répondait en souriant :

— Non. Elle nous gênerait.

Ah! c'était rudement gentil, le petit déjeuner en tête à tête, avec le silence de la rue au-dessous de nos fenêtres. Ma femme s'enveloppait dans sa mantille, dont les mailles s'emmêlaient avec l'or de ses cheveux.

Jamais je n'ai pris d'aussi bon café au lait.

Ensuite, elle me servait de brosseur.

Il y a, dans la toilette d'un fantassin, un point difficile : les plis à dessiner dans le dos de la capote pendant qu'on boucle le ceinturon; il faut être deux pour que cela soit proprement fait. A la caserne, cela s'appelle d'un drôle de nom; mais je ne le disais pas.

Enfin, de la rue, je levais la tête vers notre logis. Ma femme était dans l'embrasure d'une fenêtre; je voyais, à la clarté des étoiles, qu'elle m'envoyait un baiser; je saluais militairement jusqu'au tournant de la rue. Alors nous nous jetions un dernier adieu.

Et en route pour la caserne!

Sur mon chemin, je recontrais des camarades qui s'arrêtaient, aux boutiques à peine ouvertes des marchands de vin, pour casser une croûte avec un verre de petit blanc. Je les regardais avec pitié : des combattants! Moi, j'étais tout réchauffé, ce qui me donnait un grand courage.

J'avais du courage pour tout, pour mar-